



Il s'inclina devant M. Van de Werve. (Page 47.)

— Oui, monsieur.

— Où sont-ils ?

— Là, voyez, au bout de la table.

Non-seulement ils étaient assis au bout de la table, mais encore à l'endroit le plus obscur de la chambre.

— Messieurs, dit Henri, vous êtes mal placés et vous ne mangez point, ce me semble.

— Merci, monsieur le comte, répondit l'un d'eux, nous sommes très-fatigués, et nous avons en vérité plus besoin de sommeil que de nourriture, nous avons déjà dit cela à messieurs vos officiers, mais ils ont insisté, disant que votre ordre était que nous soupassions avec vous. Ce nous est un grand honneur, et dont nous sommes bien reconnaissants. Mais néanmoins, si, au lieu de nous garder plus longtemps, vous aviez la bonté de nous faire donner une chambre...

Henri avait écouté avec la plus grande attention, mais il était évident que c'était bien plutôt la voix qu'il écoutait que la parole.

— Et c'est aussi l'avis de votre compagnon ? dit Henri, lorsque l'officier de marine eut cessé de parler.

Et il regardait ce compagnon, qui tenait son chapeau rabattu sur ses yeux et qui s'obstinait à ne pas souffler mot, avec une attention si profonde, que plusieurs des convives commencèrent à le regarder aussi.

Celui-ci, forcé de répondre à la question du comte, articula d'une façon presque inintelligible ces deux mots :

— Oui, comte.

A ces deux mots, le jeune homme tressaillit.

Alors, se levant, il marcha droit au bas bout de la table, tandis que les assistants suivaient avec une attention singulière les mouvements de Henri et la manifestation bien visible de son étonnement.

Henri s'arrêta près des deux officiers.

— Monsieur, dit-il à celui qui avait parlé le premier, faites-moi une grâce.

— Laquelle, monsieur le comte ?

— Assurez-moi que vous n'êtes pas le frère de M. Aurilly, ou peut-être M. Aurilly lui-même.

— Aurilly ! s'écrièrent tous les assistants.

— Et que votre compagnon, continua Henri, veuille bien relever un peu le chapeau qui lui couvre le visage, sans quoi je l'appellerai monseigneur, et je m'inclinerai devant lui...

Et en même temps, son chapeau à la main, Henri s'inclina respectueusement devant l'inconnu.

Celui-ci leva la tête.

— Monseigneur le duc d'Anjou ! s'écrièrent les officiers.

— Le duc vivant !

— Ma foi, messieurs, dit l'officier, puisque vous voulez bien reconnaître votre prince vaincu et fugitif, je ne résisterai pas plus longtemps à cette manifestation dont je vous suis reconnaissant ; vous ne vous trompiez pas, messieurs, je suis bien le duc d'Anjou.

— Vive monseigneur ! s'écrièrent les officiers.

(La suite au prochain numéro.)

LE DÉMON DU JEU

PAR

HENRI CONSCIENCE.

I

Jusqu'à la fin du XV^e siècle le commerce européen n'avait subi aucune perturbation remarquable dans la direction qu'il avait prise. L'Amérique n'était pas encore découverte, et on ne connaissait pas d'autre voie vers les Indes que la route par terre.

Venise, placée comme une reine du commerce au point central de cette route, forçait

les peuples de l'Europe et de l'Asie de venir échanger dans son sein toutes les richesses du monde connu.

Une seule ville, Bruges la flamande, partageait dans une certaine mesure, comme entrepôt international entre les peuples du Midi et du Nord, la prospérité commerciale de Venise ; mais des insurrections populaires et des guerres civiles continuelles avait déjà fait abandonner la Flandre pour le Brabant par un grand nombre de négociants étrangers, et la prospérité de Bruges était, en partie du moins, passée à Anvers.

Alors se produisirent tout à coup deux grands événements qui arrachèrent les peuples à l'ancienne direction de leurs relations commerciales : Christophe Colomb découvrit l'Amérique, le nouveau monde ; et Vasco de Gama, doublant le cap de Bonne-Espérance, trouva une nouvelle route vers les Indes.

Cette dernière découverte, en déplaçant le grand chemin du monde, enleva à la ville de Venise les avantages de sa situation, et mit le commerce dans la nécessité de chercher un nouveau centre.

Le Portugal et l'Espagne étaient les nations les plus puissantes sur mer ; leurs innombrables navires partaient pour les deux Indes et en rapportaient les épices, les perles et les métaux précieux destinés à être répandus dans tout l'ancien monde. Pour cette distribution, on avait besoin d'un entrepôt qui se trouvât à mi-chemin du midi et du nord de l'Europe, et où les Espagnols, les Portugais et les Italiens, aussi bien que les Français, les Anglais, les Allemands, les Suédois et les Russes, pussent se rendre avec une égale facilité, comme à un marché perpétuel de tout ce que pouvait offrir en échange le commerce du nouveau et de l'ancien monde.

Peu d'années avant le commencement des guerres de religion, qui devaient plonger notre pays dans des malheurs séculaires, le mouvement commercial avait pris à Anvers une étonnante extension.